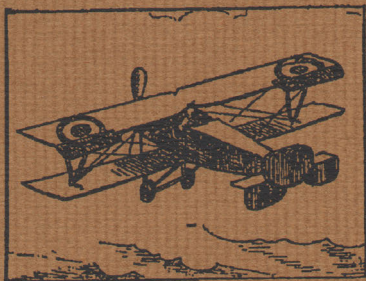


notes
from a spanish café

elliott murphy



★ derrière la Salle de bains;



notes
from a spanish café

elliott murphy

Traduit et adapté de l'américain par Nicolas Mauriac

Les quatre-vingt-huit arches de la Plaza Major.

La vapeur s'échappait de la tasse de thé qu'il tenait des deux mains, sous un beau soleil d'hiver, en cette après-midi à Salamanque. Il s'était installé à la terrasse d'un café Plaza Major, un café plein d'étudiants. Face à lui – assis sur un minuscule tabouret, les jambes étendues, l'une lancée à gauche et l'autre à droite, faisant ainsi miroiter sous le soleil deux petits mocassins noirs et brillants comme ses cheveux poivre et sel impeccablement plaqués en arrière – le cireur de chaussures grommelait en étalant le cirage à mains nues avant de le faire briller à l'aide d'une grande brosse souple dans un va-et-vient rythmé. Un acrobate, lui aussi en mocassins, enchaînait sans effort des saltos arrière. Entre chaque saut, il lançait sa chemise qui semblait alors flotter délicatement dans les airs, puis il la rattrapait lorsqu'il atterrissait sur le béton.

Pendant que le cireur se servait successivement des trois bouts de tissus posés sur sa jambe pour astiquer ses chaussures, une fille assise près de lui avait dit en élevant la voix qu'elle détestait apprendre les règles de droits mais que, pourtant, il le fallait bien. Elle avait aussi ajouté qu'elle ne supportait pas le soleil. Il avait alors pensé que c'était la seule qui devait être Espagnole à cette table. Sur la caisse en bois du cireur, au milieu des ornements gravés, il pouvait lire MOGA mais il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait signifier. Il avait à nouveau posé son regard sur la table voisine ; toutes ces poitrines, pensait-il, dissimulées sous des pulls et moulées dans des soutiens-gorge, j'aimerais tant les voir toutes, les toucher un peu, et puis m'en aller.

Le cireur avait marmonné un prix – peut-être 500 pesetas – il n'en était pas sûr, mais il lui avait quand même glissé dans la main cette lourde pièce – une pièce de monnaie bien plus imposante qu'un quarter américain et d'une valeur seize fois supérieure. Il s'était dit alors que seuls les Européens utilisaient ce

genre de pièces, les Américains eux préféraient les billets de banque, même pour un simple dollar. Il avait tenté de nouer la conversation avec les quatre étudiantes assises à côté de lui, persuadé, l'Espagnole mise à part, qu'elles étaient américaines. En fait, elles étaient hollandaises et assez désagréables pour lui faire aussitôt abandonner sa tentative de discussion. Il avait appris qu'elles venaient de Maastricht, rien de plus ! Il avait repensé à toutes ces personnes qui, tout au long de sa vie, l'avaient traité en ami et qu'il avait cruellement repoussées : des filles pas assez jolies, des types pas assez dans le coup, et ce Brésilien à Amsterdam, il y a une vingtaine d'années, avec ses sourcils sombres, sa voix ténébreuse, ses cheveux blonds, longs et fins. Ensemble, ils devaient faire passer de la came. Ne l'avait-il pas laissé tomber ? Où pouvait-il être ? Vivant ?

Un mendiant était passé de table en table, mais il ne lui avait rien donné. Il n'aimait ni son visage triste ni ses deux mains, tendues comme un bol plein de pitié, en cette splendide après-midi. Le mendiant

était repassé devant lui deux fois et deux fois il lui avait dit non. Le genre de chose qu'il pourrait bien regretter un jour, avait-il pensé en même temps que lui revenait à l'esprit une chanson de BB King « I've been around the world, seen everything, and if it's love you want, just give me a ring, I can't loose, with the stuff I choose, I'm the king of blues.¹ » Les hommes sont nés pour être seuls, peu importe qu'ils ne le supportent pas. Il y avait quatre-vingt-huit arches autour de la Plaza Major dont la construction commença en 1723. Sous chacune d'entre elles résonnaient encore les pas fantomatiques de ces intraitables chaperonnes suivant à la trace des jeunes femmes voilées et leurs soupirants. Dix minutes avant l'heure, la cloche indiquait qu'il était temps de rentrer – tout à coup il s'était mis à faire frais, le soleil caché derrière un nuage ayant dérivé de 100 kilomètres vers l'est depuis le Portugal.

¹ « J'ai fait le tour du monde, j'ai tout vu, et si c'est de l'amour qu'tu veux, appelle-moi, quoi qu'il arrive, j'peux pas m'planter, j'suis le roi du blues. »

Deux filles avaient traversé la place traçant une diagonale parfaite. leurs fesses rebondissant au hasard des multiples secousses provoquées par leurs chaussures à talons aiguilles. Une Américaine avait longé le café, flirtant avec un garçon de son âge sans même prêter attention à cet autre type, plus brun, qui les accompagnait – il était pourtant évident qu'elle ne faisait pas le bon choix. Toute sa vie se bâtirait-elle ainsi, s'était-il demandé ? Et cela s'arrêterait-il un jour ? Les garçons de Salamanque ont le crâne rasé, de longues pattes qui filent le long des joues et à leurs oreilles pendent des petits anneaux d'argent. Des cheveux, un pull à col roulé, vous feraient à coup sûr passer pour un anarchiste. Déjà, les filles s'étaient retournées, tributaires de ces mêmes garçons, ces garçons qui faisaient pourtant à peine la différence entre les caresses d'une femme et leurs étreintes solitaires... Et n'est-il pas vrai que certains n'apprendront jamais rien ? « Voyons, sois sérieuse, à 70 ans tu ne seras plus bonne à rien ! » ... « Même si mon mari meurt, moi, je voudrais continuer à vivre. » ... « Ils vous traitent comme une

bête, j'ai bien vu pour ma grand-mère. » C'est ce qu'avait dit la Hollandaise à propos des maisons de retraite. Et puis l'acrobate avait recommencé son spectacle, exactement le même petit manège qu'une heure plus tôt. Il avait posé son stylo et il s'était demandé combien de cafés il avait bien pu boire depuis qu'il était venu s'asseoir ici. Gribouillant des notes sans autre destinataire que lui-même et ce Dieu qui lisait tout son courrier sans jamais y répondre. Il y avait quatre-vingt-huit arches autour de la Plaza Major, il ne pouvait les compter et pourtant il était certain qu'elles étaient toutes là – pas une de plus, pas une de moins.

Le Général Rouge.

L'hôtel Extramaduras de Carcares avait connu des heures plus glorieuses. De mystérieux problèmes d'eau, puis la préparation du Carnaval, avaient stoppé net les travaux de construction de la nouvelle aile. L'eau de la piscine devenue glauque, désormais seuls quelques somptueux palmiers laissaient encore deviner les splendeurs passées de ce patio donnant sur un vaste escalier en ciment et agrémenté d'un portail. Un portail qui s'ouvrait sur la grande place mais qui était fermé depuis tant d'années que nul n'en avait conservé les clefs.

Le Général Rouge résidait au troisième étage et il avait lui aussi ses petits problèmes d'eau, des problèmes de vessie principalement. Celle-ci semblait ne devoir se vider que par un interminable goutte-à-goutte. Un goutte-à-goutte sans cesse renouvelé qui

le laissait ainsi, penché au-dessus de la cuvette des toilettes, revivre une fois de plus la reddition de Barcelone. Franco l'avait épargné, il lui avait laissé la vie sauve alors que le Général lui-même avait demandé à être exécuté avec ses hommes. Mais sa femme était une lointaine cousine de l'épouse de Franco. Elle avait imploré sa grâce et il s'était retrouvé condamné à un exil perpétuel, à 100 km de la frontière portugaise, dans la ville de Carcares ; une ville dont le franquisme fervent de ses habitants devait enlever au Général tout espoir de révolte. À cela s'ajoutait le mauvais état des routes dans les environs, mais aussi dans la plupart des autres régions du pays. Ainsi, en maintenant sur place la population, Franco l'empêchait de se révolter. Il pouvait alors être sûr que ce Général Rouge finirait par pourrir sur place.

Durant les années 40, les portes de l'Extramaduras étaient gardées par des militaires et, pendant plusieurs années encore, le Général n'avait pas été autorisé à quitter l'enceinte de l'hôtel. Cependant,

chaque soir, vêtu d'une élégante veste blanche, il flânait un moment dans ce splendide patio, puis il buvait un apéritif avant d'aller dîner seul dans la grande salle à manger. La piscine lui avait permis de se maintenir en forme, jusqu'au jour où la pompe avait lâché. Son épouse était partie vivre en France, à Biarritz, chez des parents basques. Elle avait patiemment attendu son retour, en vain, avant de mourir en 1956. Chacune de leurs lettres était passée au crible par les censeurs de Franco mais, pendant toutes ces années, ils continuèrent à s'écrire presque chaque jour : elle qui lui clamait tout son amour et lui qui clamait le sien pour l'Espagne, sa mère patrie, et ces soldats basques si vaillants qui s'étaient battus sous son commandement à Barcelone.

Cinquante ans plus tard, les bombes de Guernica venaient encore hanter ses nuits. Il revoyait tout, les Messerschmitt allemands qui arrivaient en rasant les montagnes avant de fondre sur cette ville ravissante, les enfants en larmes qui couraient, les explosions, les flammes... et lui, pour seule riposte, avec ses

hommes et ses canons antiaériens soviétiques complètement délabrés, bien incapables de descendre le moindre avion. C'est alors qu'il avait su que la victoire ne reviendrait pas aux fascistes. Après tout, les communistes avaient tué bien plus de prêtres et d'anarchistes que ne l'avaient fait les troupes de Franco. À Barcelone, quand il avait dû se rendre, on lui avait bandé les yeux, et il s'était retrouvé dos au mur avec ses officiers. L'arrogante cavalerie fasciste, bottes impeccablement cirées et casques à plume, avait capturé sa division républicaine. Lui et ses officiers seraient donc fusillés par des hommes à cheval, rien de moins. Il avait entendu les cavaliers armer leurs pistolets. Il avait beau avoir vu son visage tant de fois, à cet instant la mort lui avait fait peur. Il avait même commencé à réciter une prière au Dieu perdu de son enfance quand, brutalement, il s'était retrouvé écarté du mur et jeté à terre quelques mètres plus loin. Tout autour de lui des coups de feu qui partaient, mais il n'avait senti aucune balle traverser son corps. Puis on l'avait remis debout, le tissu qui bandait ses yeux avait été

retiré et là, contre le mur blanc, il vit ses officiers, des cadavres empilés les uns sur les autres, Miguel et Juan Antonio et Javier Hernandez et... des hommes avec lesquels il avait tout partagé : combats, maladies, nourriture... et tous ces mois si difficiles ; tandis qu'un lieutenant de cavalerie passait entre les corps pour achever d'un coup de pistolet Luger ceux qui gémissaient encore.

Il avait tenté de se défaire des deux cavaliers qui le retenaient prisonnier. « Je ne vous traiterai même pas d'enculés de fascistes, ce serait trop bien pour vous, un enculé est encore un homme, vous pas. Vous n'êtes que des fils de porcs et les truies qui vous ont mis au monde sucent des bites de chiens enragés et... » Un coup de crosse sur la tempe l'avait fait taire, puis on l'avait ligoté et balancé sur la selle d'un cheval pour finir, quelques semaines plus tard, par le ramener à Madrid. Qu'un ordre écrit – du Généralissime Franco lui-même – exigeant qu'il ne soit pas fusillé mais fait prisonnier, soit parvenu à la cavalerie à cet instant précis, cela relevait du miracle.

Et, dans les guerres, les miracles sont si rares qu'il y a vraiment quelque chose de miraculeux quand il s'en produit un. On lui avait alors proposé d'aller en France rejoindre sa femme. Il avait refusé. Jusqu'à sa mort, il se battrait et il reviendrait dans son pays avec de nouvelles troupes ! Franco n'avait pas voulu prendre de risques et c'est ainsi qu'il s'était résolu à le garder en Espagne, à Cáceres, les kilomètres qui le séparaient de Madrid lui garantissant une parfaite tranquillité.

C'est donc dans cet hôtel que le Général Rouge avait passé ces cinquante dernières années, et aujourd'hui c'était un très vieux monsieur. À la mort de Franco, les socialistes arrivèrent au pouvoir, et le Général Rouge s'était vu offrir tous les honneurs dont un soldat peut rêver. Mais, quand les représentants du gouvernement s'étaient présentés devant lui, il leur avait craché au visage. J'ai été et je reste un anarchiste, avait-il lancé, je ne veux pas qu'un putain d'apparatchik vienne épingleur une médaille sur ma poitrine fatiguée.

Le carnaval avait débuté dans les rues de Carceres. Des enfants costumés, et leurs parents, se rendaient tranquillement jusqu'à la Plaza Mayor où s'élevait l'immense tente dressée pour le bal. « Faut-il donc que cela soit si fort ? » s'était demandé le Général tandis que l'écho lointain d'une musique à laquelle il ne comprenait rien venait se perdre dans le patio de l'hôtel. Un jeune Américain s'était approché du vieil homme, « Belle fête, hein ! » Le Général s'était tourné vers lui, lentement, il l'avait dévisagé, puis son regard s'était posé sur le T-Shirt imprimé qu'il portait. « Qui est-ce ? » lui avait-il demandé. « Che Guevara » avait répondu le garçon. « Il est mort. Il s'est laissé capturer et abattre par les Boliviens et la CIA qui ont ainsi pu brandir son cadavre à la face du monde comme un vulgaire gibier » avait alors dit le Général. « C'était un grand révolutionnaire », avait rétorqué le garçon. « Un grand révolutionnaire mais un piètre soldat ! Et puis que savez-vous de la révolution ? Vous êtes américain, n'est-ce pas, et les Américains ne connaissent rien à la révolution » ... « Tiens donc ! Vous n'avez donc jamais entendu parler de la révo-

lution américaine ? Ce fut la première grande révolution. » ... « Ça, une révolution ? Des riches qui se battent entre eux, oui. Les pauvres ne se révoltent pas pour payer moins d'impôts mais pour avoir assez de nourriture. Vos prétendus révolutionnaires – Washington, Jefferson, Franklin – n'étaient que de riches propriétaires terriens ou bien, comme John Adams, des fils de la bourgeoisie intellectuelle des villes. Parmi eux, il n'y avait qu'un seul vrai révolutionnaire, Thomas Payne, et ils n'ont pas mis longtemps pour s'en débarrasser... Trop dangereux. » ajouta le Général. « Eh bien ! On peut dire que vous en connaissez un rayon sur mon pays » ... « Sachez, mon garçon, que j'ai eu le temps de beaucoup apprendre sur beaucoup de choses » avait alors conclu le Général.

Un peu plus tard, il s'était assis dans le Jardin de Lucia et, pendant un long moment, il avait regardé les cigognes se poser sur les tours de l'Hôtel de Ville. Perchées là-haut, après s'être confortablement installées dans leurs nids, elles pouvaient alors

contempler les plaines infinies et les sommets enneigés qui, de très loin, encerclaient Madrid. Juste au-dessus de lui, une cigogne avait commencé à tracer des cercles dans le ciel. « Mais que fait-elle là, je ne vais tout de même pas renaître aujourd'hui ? » avait songé le Général avant de repenser à un jeune soldat basque, Aitor, et à ses sept frères.

*Salamanque, le 30 janvier 1996 & Cáceres,
le 17 février 1996.*

"notes from a spanish café"
a été achevé d'imprimer à Rouen
le 13 novembre 1998.

© *elliott murphy pour le texte.*
© *nicolas mauriac pour la présente traduction*
Illustrations tirées de livres scolaires

Derrière la salle de bains;
14 place du vieux marché à Rouen (76000)

